

## UNE ECRITURE FIN DE SIECLE, PIERRE LOTI A ISTANBUL

Jacques HURE  
Université de Haute Alsace

Dans la liste des lieux éloignés sur lesquels se porte le regard de l'écrivain occidental, Istanbul occupe naturellement la place d'un centre. Lentement, à partir du XIXe siècle seulement, la cité est devenue objet d'écriture des voyageurs français. Tout au long de ce siècle, elle s'est imposée dans la conscience de l'écrivain, parvenant même à prendre possession de l'organisation du texte comme on le voit dans "les Nuits du Ramazan" du *Voyage en Orient* de Nerval, dans l'ouvrage de T. Gautier, *Constantinople*, et, en notre temps, dans l'écriture ambivalente, soit littéraire et cinématographique, de Robbe-Grillet avec *l'Immortelle*. Ces auteurs toutefois n'ont retenu et utilisé que les images d'Istanbul qu'ils avaient enregistrées rapidement, durant un séjour limité de quelques semaines. Ils n'ont pu faire de ce lieu extrême le porte-parole de leur temps. Or c'est ce qu'a réalisé Pierre Loti à travers sa relation, sa liaison, avec la Ville, et ce qu'il a écrit, sur une longue période située à la charnière des deux siècles, reflète, non plus la fascination du voyageur découvrant la capitale des Ottomans, mais l'état du monde.

L'emprise du lieu sur l'imaginaire prend racine dans le statut impérial de la cité d'alors. La fonction historique détermine la fonction littéraire. Tout écrivain regardant l'Orient se voit conduit à transcrire ce qu'il entend à Istanbul au fond de sa conscience. La ville offre les signes de l'empire, notion qui se confond avec celle d'Orient. Tel est l'un des traits que l'on peut relever dans les récits de Nerval et de Gautier qui établissent les bases du discours poétique sur Istanbul. Dans l'un et l'autre cas, c'est la figure du sultan, Abdulmajid, qui détermine la structure du texte puisqu'elle en constitue le pôle, ou, l'axe. Déjà l'histoire intervient et prolonge le texte, levant au-dessus de lui comme un miroir, mais on y voit l'image encore solide de l'Empire, d'un Empire, il convient d'ajouter, dont le destin est capté par l'Occident, l'Europe si l'on veut. Au XIXe siècle, en effet, l'Empire ottoman est engagé sur une voie paradoxale, celle des Réformes (*Tanzimat*), résultat de l'influence européenne, française principalement, mais aussi celle de l'éclatement tant le processus de modernisation constitue une

remise en cause des principes de l'Empire. Modifier la relation de l'homme au monde en acceptant l'idée que l'organisation de l'Etat doit prendre en compte l'évolution du Temps, introduire alors les valeurs de l'Autre, de l'Occident, revient à risquer de produire l'éclatement de l'entité ottomane, c'est ce qui surviendra à la fin du siècle...

Un écrivain sera le témoin de cette tragédie de la "dépossession" aurait dit Aragon. Cette tragédie qui fut d'abord celle d'Istanbul, n'a pas suscité, jusqu'alors d'écho littéraire chez les Turcs, soumis, il est vrai, directement, à la pression d'événements brutaux et complexes devant aboutir à l'avènement de la République, de la modernité et de l'occidentalisation, nouvelles sources dans lesquelles ils puisèrent de quoi ranimer leur identité. Pierre Loti a suivi les événements, de 1875 à 1920, et il a écrit ce qu'il vit et ce qu'il ressentit sur plusieurs registres, celui du roman, celui du journal intime ou de la correspondance. Il en résulte une oeuvre qui exprime moins la sensibilité de l'auteur que la tragédie de la fin d'un siècle, perçue comme celle d'une période, d'un monde. Si la fin de siècle évoque la ramification d'un delta, la dislocation du fleuve -image du *vacillement* et du *trouble* par lesquels Huysmans définit ce qu'il appelle les "queues de siècles"-, la crainte de ce que représente la haute mer, l'angoisse de la mort du fleuve dans l'océan, alors l'oeuvre turque de P. Loti exprime non seulement le destin d'Istanbul à ce moment-là, mais aussi annonce la fin d'un monde. Le discours de la fin de siècle, dû à Loti, révèle comment la ville d'Istanbul s'est imposée souverainement à son écriture, afin sans doute de l'utiliser comme truchement du destin du monde.

### Les voies d'une écriture

Cette écriture résulte de la conjonction de l'histoire d'Orient (de l'Empire ottoman, centre de l'Orient) au tournant du siècle avec la lecture d'Istanbul que fait Pierre Loti d'une part, et avec la figure d'une jeune femme turque, Azyadé, d'autre part.

L'histoire de l'Empire connaît une sorte de mouvement d'"accélération", on le sait, à partir du XIXe siècle, et, plus précisément du début de la *Réforme* (1839-40). Toutefois les contradictions d'une telle situation pour un Etat oriental apparaissent vite en raison de l'affaiblissement de sa suprématie, et l'occidentalisation se développe parallèlement à la lente désintégration de l'Empire tout au long du siècle, de sorte qu'en 1876, après de nombreuses crises internes et diplomatiques, l'Empire, confié à un nouveau sultan, Abdül Hamit II, affronte une conjuration de périls. Il est significatif qu'ait été porté sur le trône d'Osman un sultan, -le dernier grand sultan de l'histoire-, qui incarne le maintien des traditions, le refus de la modernité donc, le main-

rien, fût-ce au prix d'une politique répressive qui lui sera reprochée en Occident, de l'idée impériale et de l'unité islamique. Pour illustrer sa politique citons ce jugement d'un historien français, de la Jonquière, qui écrivait en 1914 :

Il appliqua toutes les forces de son esprit à faire une chose réelle et tangible du panislamisme. (...) Il fut hanté, obsédé, par l'idée de grouper en un seul faisceau, au profit de la Turquie, tous les Musulmans du globe et de reconstituer au XIXe siècle l'unité islamique du Khalifat parfait (1).

Toutefois, le traité de Berlin, signé le 13 août 1878, équivaut au démembrement de l'Empire et fait donc voler en éclat le projet impérial. Rappelons-en les clauses principales : la Bulgarie est scindée en deux, seul le sud demeure sous la souveraineté turque, la Serbie est affranchie de cette suzeraineté ainsi que le Montenegro, la Russie reprend la Bessarabie et garde à l'Est Kars et Batoum, la Perse annexe le district de Qotur (à l'Est de Van), et l'Autriche a mandat d'occuper la Bosnie et l'Herzégovine. Le premier "partage" de la Turquie venait d'avoir lieu, sous l'action des puissances européennes. La réaction de la Porte est alors le raidissement face à l'ennemi que le sultan voit partout, d'où le despotisme, qui engendre lui-même le besoin de réformes, ou, d'occidentalisation. Le sultan doit ainsi rappeler Midhat pasha en 1879, le chef du parti réformiste, si l'on veut l'ancêtre du parti des Jeunes Turcs, mais pour peu de temps. Istanbul vit alors une période dramatique qui fait apparaître pour la première fois un mouvement d'opposition au sultan et à l'empire (sous l'influence des idées françaises), mais aussi un mouvement de déception et de colère vis-à-vis de l'Occident qui avait laissé se conclure le Traité de Berlin, ce mouvement ne désignant pas seulement les opposants aux détracteurs du sultan, et recrutant surtout chez les jeunes officiers qui vont jouer un rôle décisif, en exigeant, en 1906 le retour à la constitution et au régime parlementaire, et en déposant le sultan Abdülhamit en avril 1909. Le processus continuera avec l'avènement du sultan Mahomet V : en 1912 guerres balkaniques, en 1913 envahissement de la Tripolitaine par l'Italie. On doit ainsi retenir que l'histoire de cette période est celle de l'intervention de l'Occident dans les affaires de l'Empire, donc -réciproquement- celle d'un regard porté par les Turcs sur cet Occident ravageur. Tout bascule alors car l'Empire se lézarde sous les coups de l'Occident. L'avenir paraît soudain incertain alors que le temps avait été perçu comme une réalité immuable du fait même de la conscience orientale. La capitale énorme, écrasante, fracture même de deux continents, impose l'image de splendeur et de force du passé ottoman glo-

1. de la Jonquière, *Histoire de l'Empire ottoman*, 2 tomes, Paris, Hachette, 1914, p. 178 (tome 2).



rieux au milieu des signes inquiétants de la venue de la modernité.

P. Loti a bien connu cette ville qui reflétait la décadence de l'Empire et du "vieil Orient". Il l'a rencontrée, et lui a donné la parole. L'éclatement des lieux, à Istanbul, favorise le processus qui aboutit à la création de texte (le livre de Robbe-Grillet en est la plus récente illustration). Sollicité par la diversité et l'écart des lieux de référence (lieux sacrés tels Eyoub et Fatih, remparts et cimetières) et par l'obligation de traverser sans cesse ou l'espace de la ville ou celui, maritime, qui relie le nord au sud, ou l'Europe à l'Asie, (tous, espaces de rêve et de poésie), l'esprit cherche à transcrire le rythme et le sens de ce qu'il perçoit. Toutefois, il fallut la rencontre de Loti avec Azyadé et l'absorption de cette histoire par la ville pour que pût naître le langage. La biographie de l'écrivain féconde l'événement.

Le jeune officier de marine découvre "Constantinople" en mars 1876, au moment de l'accession au trône du sultan Abdülhamit II. Azyadé connue à Selanik l'y rejoint et Loti connaît le bonheur d'y aimer la jeune femme turque. L'intrigue amoureuse se développe à travers des écrans qui la font apparaître mystérieuse comme les moucharabiehs qui empêchent de distinguer la réalité directement. Loti quitte Istanbul en mars 1877. Il continue sa relation au moyen de la correspondance, et écrit son roman aussitôt rentré, en inventant alors la mort d'Azyadé et celle du héros, autre lui-même, sur le front de Kars. En mars 1878, recevant une lettre d'Azyadé, un appel au secours (devant la menace de la guerre, elle craint que son époux soit tué et qu'elle devienne alors la femme d'un homme jaloux qui lui interdira d'écrire à Loti). Il adjure l'un de ses amis demeurant à Istanbul d'aller "enlever" la jeune femme, mais la lettre n'arriva jamais, son destinataire étant mort. Azyadé était alors perdue.

Alors commença le culte d'Azyadé adorée et perdue, cette femme qu'il avait aimée plus que tout, le symbole de sa vie en Orient, la chimère du pur amour qui allait le ramener plusieurs fois à Constantinople pour rechercher ses traces ou prier sur sa tombe, et qui le pousserait à prendre la défense passionnée de tout ce qui touchait à la Turquie, lorsque le monde se dressa contre *l'homme malade de l'Europe* (...) (2)

Le premier ouvrage turc de Loti, *Azyadé*, paraît en 1879. Le sous-titre montre combien l'auteur entend s'éloigner de la revendication d'auteur d'un roman, comment il mêle, sur le plan de la vérité litté-

2. Lesley Blanch, *Pierre Loti*, Paris, Seghers, 1986, p. 131.

raire l'écriture autobiographique et le romanesque (3).

Dix ans passent. Loti devient un auteur à succès et se marie, mais rien n'efface le souvenir d'Azyadé et du lieu où furent inscrites les arabesques de son amour. En octobre 1887 -il y a presque un siècle-, Loti revient à Istanbul chercher, cette fois sur place, des nouvelles de la jeune femme. Il ne peut y passer que trois jours, qu'il raconte fiévreusement dans *Fantôme d'Orient* (1892). Comme l'écrit Lesley Blanch les dernières pages d'*Azyadé* avaient été extraordinairement prophétiques. Ecrites dans la solitude et le désespoir, elles avaient prévu la vérité" (4). Il apprend la mort d'Azyadé qui avait été soupçonnée par son mari, éloignée du harem, enterré en octobre 1880. Son rapport avec Istanbul connaît alors une intensité nouvelle, une signification immense. C'est celui d'un être avec le lieu qui détient le secret de sa vie (secret car Loti a aimé le corps d'une Orientale, d'un être relié à l'espace du Secret), une période de la vie d'Azyadé inconnue de lui, ce qui maintient alors entre lui et elle (la jeune femme, Istanbul ?) une marge infranchissable en réalité et que seul le rêve et le langage imaginaire peuvent peupler. Istanbul garde le souvenir d'Azyadé, c'est un souvenir d'Orient, un fragment de la cité, elle-même alors continuellement menacée par les armées ennemies et par l'occidentalisation. En Azyadé Loti avait aimé l'identité de l'Orient. Lorsque Azyadé mourut pour lui, il eut le sentiment que l'identité de l'Orient allait également mourir. Aussi ne pouvait-il, malgré la mort, se taire. En évoquant Istanbul, en défendant Istanbul, Loti va poursuivre l'image de la jeune morte orientale, toujours présente en filigrane dans les oeuvres ultérieures.

Le plus long séjour, le plus éclatant sur le plan de l'homme extérieur, est celui qu'effectue le commandant du *Vautour*, à Istanbul, de septembre 1903 à mars 1905. Ecrivain connu et célébré, Loti est admiré sur les rives du Bosphore où il est l'enjeu, ou le jouet, d'une intrigue racontée dans *Les Désenchantées* (1906) où court encore le fil du souvenir d'Azyadé qui se dédouble dans la figure du personnage de Djenane. Puis, il revient encore passer trois mois l'été de 1910. En 1913 (août) dans une conjoncture partout dramatique, Loti revient une dernière fois à Istanbul, en tant qu'invité du gouvernement turc. Il est reçu au palais de *Yildiz* par le sultan Abdülhamit II qui lui offre... une montre ! Sur le plan de l'écriture, un changement s'opère. Loti abandonne la forme romanesque et exprime directement alors sa mélancolie devant le destin d'Istanbul et de l'Empire toujours menacés, à travers la publication de lettres (*Turquie agonisante*) en 1913 (et, plus tard, celle d'extraits de son *Journal* dans *La Mort de notre chère France en Orient*, 1920, et *Suprêmes Visions d'Orient*, 1921). Nous retenons seulement les

3. "Extrait de lettres et de notes d'un lieutenant de la marine anglaise entré au service de la Turquie, sous le nom d'Arif-Ussam efendi".

4. L. Blanch, *op. cit.*, p. 179.

trois premiers ouvrages car ils développent les caractéristiques d'un véritable mythe né de l'écriture, tout entier contenu en elle. La mort d'Azyadé à Istanbul enracine dans cet espace oriental la sensibilité de Loti (sa quête amoureuse se dédouble, c'est celle de la jeune orientale et celle de la capitale orientale) et sa réflexion, son discours, sur la mort en Orient de tout ce qui lui est cher. De cette série de textes, en fait un seul livre, *Le roman d'Azyadé/Istanbul*, émane un charme réel, celui du langage, de la poésie de la fin du temps des Ottomans qui coïncide avec celle du siècle, et en laquelle Loti discerne la fin de toutes choses.

### Le chant du "crépuscule" du temps

Loti a voulu dire ce qu'il a connu à Istanbul, l'amour d'Azyadé et le déclin de l'Empire, à travers un discours complexe, romanesque et autobiographique, à travers un jeu de masques assurant au texte sa densité nécessaire. Ces masques troublent l'unité de l'identité du narrateur, dispersée dans celles d'un "lieutenant de la marine anglaise entré au service de la Turquie", Plunkett, sous le nom d'Arif-Ussam Efendi (*Azyadé*), et d'André Léry, le héros des *Désenchantées*, "roman des harems turcs contemporains", et de l'auteur de *Fantôme d'Orient*, Pierre Loti lui-même. Les voyages successifs avaient dégagé dans la conscience de l'écrivain un véritable espace attendant d'être comblé par l'écriture comme s'il n'était allé qu'à la rencontre de lui-même et de son destin d'écrivain. Il lui fallait toutefois procéder à l'analyse des sentiments nés de sa découverte de la Turquie et de sa brève liaison avec Azyadé car il avait saisi peut-être qu'ils représentaient une source de réflexion de portée plus générale, un véritable patrimoine littéraire en raison de ce qui était contenu dans cette relation d'un homme d'Occident avec un lieu et un temps d'Orient.

La justification du discours turc de P. Loti paraît être au premier abord la recherche d'une esthétique. Le texte contient les éléments qui définissent une attitude dont la plasticité découle de la qualité du regard porté sur l'objet de l'écriture. On relève, en premier lieu, comme composant de cette esthétique, l'élément exotique. Le lieu de l'écriture, soit Istanbul, est dans les trois ouvrages atteint au terme d'un voyage, professionnel dans le cas d'*Azyadé*, ou personnel dans les deux autres cas, et l'espace de la ville (notion qui, on l'a dit, s'impose en ce lieu plus qu'en tout autre certainement) apparaît comme le terme, la fin, de l'espace premier, habituel, mais primaire et muet, d'un homme qui s'éloigne, ou quitte l'Occident.

L'exotisme n'incorpore-t-il pas la prise de conscience de la fin d'un monde -ce que l'on semble comprendre dans les goûts esthétiques du personnage de Huysmans Jean des Esseintes- de la nécessité de



franchir une frontière imaginaire, celle d'une civilisation, la nôtre, afin de découvrir au loin, à l'Est, de nouveaux rivages ? C'est ce que l'on croit saisir dans ces lignes d'*Azyadé* :

(...) Qui me portera, moi, dans un paradis quelconque ? quelque part ailleurs que dans *ce vieux monde qui me fatigue et m'ennuie*, quelque part où rien ne changera plus, quelque part où je ne serai pas perpétuellement séparé de ce que j'aime ou de ce que j'ai aimé (5).

Aller à Istanbul c'est donc dépasser la vieille Europe, pour tenter de rejoindre un espace épargné par les risques de l'entropie. Trahir Istanbul par l'écriture c'est dire la prise de conscience de ce risque, le basculement dans le mal, qui apparaît à travers la nostalgie d'un passé synonyme de bonheur.

Tel est le leit-motiv de l'oeuvre turque, la nostalgie, la découverte que le temps, la modernité, emportent le noyau de l'existence, la jeunesse, la beauté, mais aussi l'Orient authentique. Le sentiment, et l'écriture du sentiment se nouent autour du fantôme d'*Azyadé* dont la mort constitue le centre de gravité de la série romanesque. Ainsi dans le cimetière le narrateur découvre le pouvoir symbolique de cette mort qui devient le signe d'un passé qui s'écroule,

Une tristesse immense et recueillie planait sur cette terre sacrée de l'Islam ; le soleil couchant dorait les vieux marbres verdâtres des tombes, il promenait les lucres roses sur les grands cyprès, sur leurs troncs séculaires, sur leur mélancolique ramure grise. Ce cimetière était comme un temple gigantesque d'Allah (...)

J'y voyais comme à travers un voile funèbre, et toute ma vie passée tourbillonnait dans ma tête avec le vague désordre des rêves ; tous les coins du monde où j'ai vécu et aimé, mes amis, mon frère, des femmes de diverses couleurs que j'ai aimées (...)

(...) Les fanfares retentissaient dans le lointain, sonores comme les fanfares bibliques du jugement dernier, des milliers d'hommes criaient ensemble le nom terrible d'Allah, leur clameur lointaine montait jusqu'à moi et remplissait les grands cimetières de rumeurs étranges.

Le soleil s'était couché derrière la colline sacrée d'Eyoub, et la nuit d'été descendait transparente sur l'héritage d'Othman... (6).

Nul doute que la liaison avec la jeune femme turque n'ait enraciné Loti du côté de l'Orient, lui ait fait prendre conscience de la divergence de conception du Temps entre Occident et Orient. Tout le décor de son aventure, ce qu'il appelle "cette vie d'Orient", lui est apparu comme synonyme de bonheur nouveau et menacé. A Istanbul, curieusement, Loti a perçu l'acuité de cette menace qui est celle du Temps et qui est incarnée autant par la puissance d'Etats hostiles que par

5. P. Loti, *Azyadé*, Paris, Calmann-Lévy, 1879, pp. 248-249.

6. *Idem*, *Ibidem*, p. 273.

l'intrusion dans le tissu urbain des marques du modernisme. Dans cette ville, hier comme aujourd'hui, le Temps acquiert une étonnante faculté de transparence c'est-à-dire que le présent y est d'une fragilité absolue, et que son rythme de renouvellement est ressenti plus implacable qu'il ne l'est ailleurs, comme si ce lieu était au fond la seule horloge véritable du monde. On le ressent dans l'intimité de son être face à la dispersion de la cité entre Asie et Europe et face aux monuments qui incarnent la mémoire du passé glorieux des Ottomans, et lorsqu'il semble que l'on découvre en soi un espace vierge, correspondant à celui dans lequel peut s'écouter enfin la voix de l'Orient, voix de la vérité furtivement perçue quand on est l'Autre, l'Occidental, toujours, d'une manière ou d'une autre, et comme Loti, engagé dans un processus de rupture avec la Ville. Plus intensément qu'ailleurs l'on saisit le caractère éphémère d'une réalité qui assure pourtant l'épanouissement total des forces vitales de l'être. On voit apparaître les prémisses d'une sorte de postulat aux termes duquel l'Orient donnerait, mieux que l'Occident, le sentiment de ce qu'on appelle la fuite du temps en raison d'une part de la rapidité du rythme, et, d'autre part, de l'association du temps de l'Orient à l'expérience du bonheur, de la révélation de la lumière qui est d'essence orientale. C'est l'une des leçons du texte de Loti, en particulier des *Désenchantées*. Trente ans ont passé depuis la rencontre d'Azyadé, et le narrateur vieilli écrit :

Le 1er du beau mois de juin ! André, qui avait repris son appartement de Therapia, au bord de l'eau, devant l'ouverture de la mer Noire, s'éveilla dans la splendeur du matin, le coeur plus serré, du seul fait d'être en juin ; rien que ce changement de date lui donnait le sentiment d'un grand pas de plus vers la fin. D'ailleurs, son mal sans remède, qui était l'angoisse de la fuite des jours, ne manquait jamais de s'exaspérer dans l'effarement extra-lucide des réveils. *Ce qu'il sentait fuir*, cette fois, *c'était ce printemps oriental*, qui le grisait comme au temps de sa jeunesse, et qu'il ne retrouverait jamais, jamais plus... (7).

Connaître le temps oriental se révèle ainsi être une expérience cruciale, Nerval l'avait déjà noté. C'est aller au-devant du soleil avait-il écrit et du rajeunissement, c'est rompre la chaîne du vieillissement, c'est remonter le courant du fleuve qui nous emporte et coule vers l'Ouest. L'espace oriental, l'image que propose la société, montrent l'immuabilité du Temps car l'organisation de cet espace est censée exprimer la vérité, elle-même immuable, donc excluant la modification que peut apporter la pratique de la quête du progrès. P. Loti en a pris conscience à Istanbul. Il a vu que cette immuabilité menacée signifiait la fin de son bonheur, voire du bonheur, la fin de l'équilibre du monde :

(...) lorsqu'[André] refit (...) la si longue route entre la maison (de

7. P. Loti, *Les Désenchantées*, Paris, Calmann-Lévy, 1906, p. 210.



Sultan-Selim) et la sienne, Stamboul, plus que jamais, lui produit l'effet d'une ville qui s'en va, qui piteusement s'occidentalise et plonge dans la banalité, l'agitation, la laideur. (...) Jamais, comme cette fois, il n'avait aperçu les usines qui fumaient déjà de place en place, ni les grandes maisons bêtes, copies en plâtre de celles de nos faubourgs (...); sur la hauteur, les mosquées tiennent encore, mais tous les bas quartiers sont déjà minés par le *progrès* qui arrive grand train avec sa misère, son alcool, sa désespérance et ses explosifs. Le mauvais souffle de l'Occident a passé sur la ville des Khalifes; la voici *désenchantée* dans le même sens que le seront bientôt toutes les femmes de ses harems (8).

L'occidentalisation qui pénètre Constantinople à la fin du siècle suscite l'écriture de cette relation tragique entre le Temps oriental stable, et le Temps occidental instable, parce que Loti mêle à la nostalgie du "vieil Orient", celle de son bonheur disparu, enfoui dans la tombe d'Azyadé. Le Temps de la civilisation ottomane se relie au Temps subjectif autour du concept de disparition de l'objet aimé. L'écriture cherche à fixer les moments du passé, à les sauver en raison de leur vérité. En ce sens, Loti annonce Proust. *Fantôme d'Orient*, itinéraire du retour à Istanbul à la recherche des souvenirs d'Azyadé, développe le rapport de soi au Temps tel qu'il se définit dans la prise de conscience de ce qu'il peut signifier à travers l'espace, soit les lieux retrouvés. Ce sont -déjà- des pavés qui le guident vers son passé et la découverte, non de la "félicité" de "goûter (...) des fragments d'existence soustraits au temps" (9), mais de "l'insouciance" qui en constitue peut-être les prémices :

Mon Dieu, est-ce que je ne sais plus ce que je suis venu faire à Constantinople ? est-ce que j'ai oublié ?... Si près de ma visite à sa tombe, j'ai pu passer par un tel moment de trouble et d'inquiétante insouciance ! (10).

Parvenu, au terme de difficiles recherches, sur la tombe de la jeune femme aimée, il semble bien que le narrateur de *Fantôme d'Orient* (intitulé roman !) éprouve le sentiment d'être soudain affranchi de la douleur de sa mort, donc de la sanction du Temps, et que selon les termes du *Temps Retrouvé*, il *jouisse* un instant de "l'essence des choses" (11). N'est-ce pas cette "jouissance" qu'il exprime lorsqu'il écrit :

De cet instant, j'ai l'illusion délicieuse qu'elle sait que je suis revenu là et qu'elle a tout compris... La notion m'est venue, furtive, inexplicable,

8. *Idem, Ibidem*, p. 237. C'est nous qui soulignons.

9. Marcel Proust, *A la recherche du temps perdu*, édition Gallimard, Pléiade, 1954, 3 tomes, ici tome 3 (*Le Temps retrouvé*), p. 875.

10. P. Loti, *Fantôme d'Orient*, Rio de Janeiro, Americ, edit. 1937, p. 149.

11. M. Proust, *op. cit.*, p. 871.

mais *ressentie*, d'une âme persistante et présente. Alors l'amertume et le remords qui s'attachaient à son souvenir ont sans doute disparu pour jamais (12)

Avec sa trilogie istanbouliote, P. Loti a fondamentalement renouvelé, à la fin du dernier siècle, le discours sur l'Orient. Il s'est radicalement détaché de la voie du récit de voyage dont Nerval avait d'ailleurs révélé toute l'ambiguïté dès lors que l'Orient est abordé comme territoire de la subjectivité. Il s'éloigne aussi du cadre strictement romanesque prenant appui sur l'histoire. Loti construit son texte à partir de la notion de Temps. Son oeuvre alors, à l'image de ce maître, reflète sans doute le morcellement et la répétition, mais elle révèle un message essentiel, au terme duquel on peut comprendre que l'expérience de l'Orient est bien celle du Temps, donnant à voir, derrière les traits du visage oriental, que d'une fin de siècle à l'autre les mêmes sombres horizons se perpétuent.

12. P. Loti, *Fantôme d'Orient*, p. 205.

